John LINDOW, *Trolls. An Unnatural History*

Londres, Reaktion Books, 2014, 160 pages

Laurent Di Filippo

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/9385>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.9385

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2014

Pagination : 345-347

ISBN : 978-2-8143-0233-4

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Laurent Di Filippo, « John LINDOW, *Trolls. An Unnatural History* », *Questions de communication* [En ligne], 26 | 2014, mis en ligne le 31 décembre 2014, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/9385> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.9385>

le support, l'écran, le document et le texte » (p. 514), et qui surtout « glorifie sa puissance d'exposition et sa capacité à engendrer une relation culturelle : culte rendu à l'œuvre, mais aussi aux outils de son accessibilité, voire aux fétiches de nos gestes » (*ibid.*). L'économie politique telle que l'entend Yves Jeanneret est « délibérément tournée vers les ressorts de l'acte d'user et d'abuser, qui sera au centre de [sa] réflexion, plutôt que l'échange de marché » (p. 520) et s'occupe de deux questions « que l'économie classique laisse de côté : le rôle des médias dans l'élaboration des notions de besoin social et d'utilité sociale, et la montée de formes d'industrie dont l'usage est en lui-même la source de la valeur » (pp. 521-522). Sa définition concerne donc les relations « entre l'industrialisation des médias, les évolutions de l'espace public et les enjeux sociétaux » (p. 523), ce qui, avant même le premier chapitre, le conduit à discuter le projet de Jean Baudrillard d'une « économie politique du signe » et sa définition de la « valeur », d'où la question : « Qu'est-ce qui fait que regarder des adolescents prendre leur douche dans un loft, déclarer une relation "ami", ou cliquer sur "J'accuse" a une valeur d'échange ? » (p. 528). Pour y répondre, l'auteur revient d'abord (« Des industries malaisées à penser », pp. 531-590) à une lecture fondamentale, celle de Max Horkheimer et Theodor W. Adorno (1947, *Kulturindustrie*, trad. de l'allemand par É. Kaufholz, Paris, Éd. Allia, 2012) ainsi que celle de ses successeurs (Bernard Miège), mais aussi au contre-pied proposé par Scott Lash et Celia Lury (2007, *Global Culture Industry*, Cambridge University Press). Cela le conduit à discuter les définitions possibles de « média », mais aussi ce que peut être un capitalisme médiatique : « Le fait de parvenir à optimiser, jusqu'à un certain point l'instrumentation, l'anticipation et la standardisation des formes de la culture, tout en laissant libre cours à la différenciation radicale des conduites » (p. 586). Ensuite (« Ingénierie médiatique et production de l'échange », pp. 590-651), il met « en perspective (générale) la sémiologie des médias comme moyen de définir une politique des industries médiatiques, ce qui permet de discuter les mutations industrielles dans le secteur de la communication comme des réalités indissociables du rôle structurant des dispositifs de représentation » (p. 531). Cela impose de reprendre encore l'examen de l'hypertexte (à la fois le contraire du texte et son superlatif) et la concentration des signes sur un support *multimedia*, (p. 600) et conduit à la définition du projet d'une sémio-économie : un travail explicite sur la relation entre trois dynamiques conjointes : le développement des processus d'industrialisation et de marchandisation des pratiques de communication ; le déploiement des enjeux de culture ; l'invention des formes médiatiques destinées à soutenir et exploiter ces pratiques (p. 609). L'industrie de la culture doit

donc être repensée « non comme programmation de contenus, mais comme imposition de médiations » (p. 621), et Yves Jeanneret propose de l'illustrer par l'exemple de Google, à la fois industrie médiatique, médiatisée, et médiatisante (p. 642).

Il faudrait un long développement pour rendre compte du dernier chapitre, « *Les êtres culturels inquiétés* » (pp. 651-726), qu'il présente comme « non-conclusion », parce que c'est là où il s'engage le plus comme chercheur, mais nous ne pouvons ici que signaler quelques moments saillants : « L'indifférence intellectuelle, la neutralité axiologique et l'amnésie historique qui caractérisent les industries médiatisantes s'accompagnent d'une abstraction esthétique qui transforme les textes en choses » (p. 677), la responsabilité médiatique (pp. 678 sq.). La médiatisation des situations de communication, qui est un des fils conducteurs essentiels du livre, entendue au sens techno-sémiotique, est bien au cœur de la vie triviale des êtres culturels (p. 685), tout comme l'affirmation que l'activité critique (le discernement) est une médiation cruciale de la culture (pp. 695 sq.). Et, enfin, citons le fait que « désormais les intellectuels – ou ceux qui ont pris leur place – ne sont ni organiques ni engagés, mais embarqués (*embedded*) » (p. 718) et ajoutons les nouvelles formes de la *doxa*, bien sûr, qu'on trouve désormais dans le bruissement de la langue des réseaux.

Si, ici ou là, le lecteur peut se sentir saisi par le caractère dysphorique de l'analyse de l'évolution, car on est très loin de l'usage public de la raison tel qu'Emmanuel Kant le définissait, cette non-conclusion reste optimiste sur les fonctions de l'écriture, qui « produit des *inscriptions liées chacune à une pratique* qu'elle peut attester » (p. 707). Et si, comme nous le disions plus haut, le livre demande un véritable effort de lecture, c'est aussi, et d'abord, parce qu'il constitue une sorte de dialogue avec les multiples auteurs avec qui il engage le débat : c'est ce tracé qui fera trace.

Jean-François Tétu

Élico, université Lumière Lyon 2, F-69600

Jean-Francois.Tetu@univ-lyon2.fr

John LINDOW, *Trolls. An Unnatural History*.

Londres, Reaktion Books, 2014, 160 pages

Créatures anciennes issues de la culture traditionnelle scandinave, aujourd'hui, les trolls peuplent l'imaginaire bien au-delà des frontières des pays nordiques. Récemment, ils sont revenus sur le devant de la scène médiatique à travers les réseaux numériques puisque le terme est entré dans le *Petit Robert* 2015 pour y désigner

un « internaute qui cherche à créer la polémique sur un forum de discussion ou sur les réseaux sociaux » (accès : <http://www.gizmodo.fr/2014/05/22/petit-robert-2015-troll-hashtag-selfie.html>, consulté le 25/08/14). Ce phénomène est devenu suffisamment important pour qu'un champ de recherche, baptisé pour l'occasion *troll studies*, se développe et intéresse, parmi d'autres chercheurs, Antonio A. Casilli, qui consacre une page web référençant les études sur ce sujet (accès : <http://www.bodyspacesociety.eu/2014/07/26/resources-bibliography-on-trolling-work-in-progress/>, consulté le 25/08/14). Il semble donc plus que jamais nécessaire de s'intéresser à l'histoire de ces créatures et à l'évolution de leurs représentations. Professeur d'études scandinaves à l'université de Californie, John Lindow fait ici un point sur différentes sources où figurent ces êtres fantastiques, symboles importants d'une forme d'altérité (p. 9). À travers les différents chapitre, l'auteur utilise une perspective qui mêle présentations chronologique et thématique. On trouve ainsi des chapitres sur : 1) sur les premiers trolls ; 2) les trolls médiévaux ; 3) ceux du folklore, 4) ceux des contes de fées et sur leurs représentations illustrées, 5) ceux de la littérature ; 6) ceux destinés aux enfants et au marketing. L'ouvrage passe donc en revue des sources variées et rapproche diverses manifestations données à ces créatures dans des contextes bien différents.

L'origine du terme *troll* est imprécise et on le trouve en vieux norrois (dialecte du scandinave occidental utilisé entre les ^{vi} et ^{xv} siècles, principalement en Norvège et en Islande) avec différents sens, avec la récurrence fréquente de figures troublant l'ordre établi, soit par leur apparence ou leur comportement, soit par l'usage de la magie et la transformation (pp. 11-13). Dans certaines sources parmi les plus anciennes dont nous disposons, et notamment les sources mythiques, les trolls présentent un danger pour le cosmos tout entier, ils sont les destructeurs de la prospérité et sont associés à la mort (pp. 16-17). Ils se situent le plus souvent du côté du sauvage et en opposition avec le familier et le domestique. Certaines interprétations des textes norrois présentent le troll comme l'une des appellations des géants, en général pour leur caractère hostile, il s'agirait alors d'une sous-catégorie de ces créatures auxquels les dieux nordiques sont souvent confrontés.

Cependant, le terme géant peut lui aussi être utilisé pour désigner des trolls (p. 24). Les deux termes sont alors interchangeables. Ils désignent également des utilisateurs de sortilèges, puisque le *troll-* utilisé comme préfixe renvoie à l'idée de magie et de changement de forme. Le terme sert aussi parfois de nom générique pour toute sorte de créatures fantastiques. D'ailleurs,

il évoluera comme le montrent les chapitres suivants. Alors, loin de représenter un type de créature fixe et bien déterminé, on constate que le terme désigne une catégorie aux frontières très floues. Durant la période médiévale, le terme continue à désigner des créatures imaginaires. Cependant, il peut aussi désigner de manière métaphorique des humains dont les caractéristiques seraient monstrueuses et l'on trouve même le terme dans certains textes de loi pour désigner la sorcellerie (pp. 38-39). L'influence chrétienne renverra les trolls du côté de Satan, diabolisant en quelque sorte ces êtres.

Ces créatures intéresseront aussi les études du folklore qui se développent tout particulièrement durant le ^{xix} siècle. Ces recherches vont tenter de mettre par écrit des traditions orales variées en les collectant auprès d'habitants plutôt qu'en s'appuyant sur des textes littéraires. Ces relevés montrent la diversité des formes que peuvent prendre ces créatures dans les différentes régions de Scandinavie et permettent de sortir d'une illusion d'homogénéité culturelle qui marque parfois les représentations de cette partie du monde. Ainsi, comme le dit l'auteur, les trolls ne tiennent pas la même place en Norvège, en Suède ou au Danemark. De plus, John Lindow insiste sur les différences de nature que l'on trouve chez les trolls du folklore scandinave, qui sont tantôt bénéfiques, tantôt maléfiques (p. 68). Dans les histoires que l'auteur classe comme des contes de fées, les trolls seront souvent présentés comme les opposants du héros de l'histoire. Ces récits ont joué un rôle important dans l'internationalisation de ces figures (p. 99) et les traductions en ont parfois fait des « magiciens » ou des « gobelins » (p. 102). Ces traductions relèvent d'une forme de surinterprétation et posent la question de savoir si seul le mot *troll* peut permettre d'en identifier un (pp. 102-103). La plupart des illustrations présentes dans le livre reprennent le caractère anthropomorphe de ces créatures tout en mettant en avant les forces de la nature qu'elles semblent symboliser.

Dans la littérature, on trouvera des trolls dans de nombreux textes de la fin du ^{xix} siècle, comme dans la pièce de théâtre *Peer Gynt* d'Henrik Ibsen (1876), qui s'inspire lui-même des contes de Peter Christen Asbjørnsen. Le ^{xx} siècle verra notamment leur adaptation dans la littérature de *fantasy* moderne, par exemple chez John R. R. Tolkien qui s'inspire aussi bien de sources mythiques médiévales que de contes plus récents, ou dans le premier volume des aventures d'Harry Potter par Joanne K. Rowling (1997, *Harry Potter à l'école des sorciers*, Paris, Gallimard, 1998), dans lequel ils sont présentés comme des êtres violents, sales et stupides. John Lindow évoque également

leur adaptation au cinéma ainsi qu'en de nombreux jouets tels des poupées trolls. À la fin du ^{xx}e siècle et au début du ^{xxi}e siècle, le caractère antisocial lié aux trolls se retrouvera chez les perturbateurs qui officient parmi les utilisateurs des réseaux *usenet* puis sur l'internet (pp. 140-141). Enfin, tout comme son précédent ouvrage sur la mythologie nordique (John Lindow, 2001, *Norse Mythology : A Guide to Gods, Heroes, Rituals, and Beliefs*, Oxford, Oxford University Press), l'auteur propose une bibliographie commentée permettant d'approfondir de manière ciblée les recherches sur ces créatures.

Que retenir de l'ouvrage ? D'abord, bien renseigné, il regroupe un ensemble de sources diverses qui permet d'apprécier la variété des manifestations littéraires et visuelles des créatures désignées par le terme *troll*. Cependant, l'ouvrage est loin d'être exhaustif, ne serait-ce que dans les types de sources. Ainsi peut-on regretter que l'auteur ne traite pas, ni même n'évoque, le monde des jeux de rôle et surtout des jeux vidéo dans lesquels ces créatures tiennent une place importante. En effet, les trolls du jeu de rôle sur table *Donjons et dragons* ou encore ceux d'un jeu en ligne comme *Dark Age of Camelot* ont leurs propres spécificités. De plus, la variété des sources présentées peut aussi rapidement devenir une des faiblesses de l'analyse que propose John Lindow. À la fin de la lecture, on continue à se demander si l'on peut classer toutes ces manifestations sous une même étiquette en se fondant uniquement sur un même mot ou un rapprochement de catégories de vocabulaire, à savoir le *troll* et ses dérivés. Cette diversité montre surtout que les catégories contemporaines de classification des monstres, et notamment celles qu'on trouve dans de nombreuses productions culturelles, comme les bestiaires de jeux de rôle, sont loin d'être équivalentes à celles des langues scandinaves, et tout particulièrement du vieux norrois. Il faut donc être prudent quant à l'utilisation d'une notion contemporaine pour l'étude de sources datant de plus d'un millénaire.

Enfin, en intitulant son cinquième chapitre « Les trolls dans la littérature » (« *Trolls in literature* »), John Lindow prend le risque de provoquer une confusion, puisque les sources qu'il cite pour la période la plus ancienne sont souvent des sagas ou des morceaux des *Eddas* (deux manuscrits nordiques du ^{xiii}e siècle), qui sont elles-mêmes des sources que l'on peut considérer comme littéraires, tout comme les contes de fées dont il parle dans le quatrième chapitre. Ainsi le choix des titres de chapitre peut-il induire en erreur à cause d'un manque de regard critique sur la transmission des sources. Si les sagas et les *Eddas* ont bien été écrites à une certaine

période, certains de ces textes ne seront redécouverts que tardivement, et continueront à être transmis par transcription, traduction ou autres procédés de reproduction. Il ne faudrait donc pas tomber dans le piège de voir un type de sources particulier rattaché à une époque spécifique. De même, il faut rester prudent quant à la réception possible de ces sources. Les manuscrits du ^{xiii}e siècle ne visaient pas le même type de public que les contes de fées du ^{xxx}e siècle et cela pose aussi la question de l'accessibilité aux textes à travers les époques. Il faut alors rester quelque peu méfiant quant à la disponibilité de ces sources et à leur ancrage spatio-temporel.

Néanmoins, l'ouvrage reste intéressant dans une optique relevant des sciences de l'information et de la communication si l'on prend quelques précautions quant aux pièges décrits. Il peut aider à comprendre la manière dont se construisent les relations entre ces différentes expressions et donner quelques pistes pour une étude qui s'intéresserait à la réception des sources au sens de l'école de Constance ou qui chercherait à comprendre les transferts culturels et linguistiques. Par exemple, il nourrit les travaux s'intéressant à l'aspect culturel des mondes fictionnels dans lesquels on peut retrouver des trolls, numériques ou non.

L'intérêt pour le sujet se développe puisque le Danemark a récemment proposé de financer une thèse de doctorat autour de ces créatures et leur importance dans le folklore local (Acès : <https://www.actualitte.com/education-international/le-danemark-finance-un-doctorat-sur-les-trolls-et-leur-incidence-53748.htm>, consulté le 18/12/14). En France, notons que, à l'université de Lorraine, Noémie Budin prépare une thèse de doctorat en littérature française sur les représentations du « petit peuple », nom générique donné aux êtres féériques humanoïdes provenant de la mythologie et du folklore.

L'ouvrage de John Lindow peut donc être considéré comme un point de départ pour une première exploration des sources plutôt qu'une analyse posant un cadre théorique et méthodologique rigoureux. En ce sens, il faut le considérer comme une entrée en matière pour de nombreux types de publics qui souhaitent suivre les traces laissées à travers l'histoire par ces créatures fantastiques.

Laurent Di Filippo

Crem, université de Lorraine, université de Bâle (Suisse),
F-57000

laurent@di-filippo.fr